

Tu as eu tort, Pierre, de lui confier le secret de ta fabrication.

—Je ne pouvais pas faire autrement. Mais ce ce que tu me dis de sa conduite m'affecte douloureusement. Je lui ai tant fait la morale, je me suis tant occupé de lui !... Moi qui croyais l'avoir ramené dans la voie droite ! Es-tu sûr qu'il s'est encore dérangé dans ces derniers temps !

—Oui, à la dernière quinzaine, il n'est rentré chez lui que dans la nuit du dimanche au lundi. C'est un miracle qu'il ait pu travailler ici sans que tu te sois aperçu de la noce de la veille.

—Il est si intelligent, il a tant de volonté quand il veut. Mais qui t'a donné ce renseignement-là !

—Jules Comte, l'ouvrier dont la femme est amie de Pauline Gages. Il paraît qu'il a tout bu et que la malheureuse a été obligée de s'éreinter dans son imprimerie à plier des journaux toute la semaine, malgré son état, pour le faire vivre depuis lors. Il n'y avait pas un morceau de pain à la maison.

—C'est horrible, dit Pierre ému. Je ne peux pas admettre cela !

Il s'approcha d'un timbre et sonna.

—Que fais-tu ? demanda Georges.

—Je vais l'envoyer chercher pour lui laver la tête.

—C'est bien inutile, va !

—Qu'en sais-tu !

—Ah ! quel naïf tu fais avec ta bonté éternelle !... Qui a bu boira !...

Un garçon de bureau se présentait.

—Allez dire à Eugène Gages de venir, ordonna M. de Sauves.

—Simon, avant de partir, t'a-t-il remis la clef du coffre-fort ? demanda Georges à son beau-frère, lorsqu'ils furent seuls tous les deux.

—Non, répondit Pierre ; il était si malheureux, si ahuri, si impressionné du malheur qui lui arrivait, ce n'est pas étonnant.

—C'est que j'ai là une grosse somme. C'est jour d'échéance, mardi, et j'avais demandé des fonds à notre banquier pour tout payer dans la matinée.

—Combien as-tu ?

—Le paye de ce soir faite, il nous restera en caisse trente-huit mille francs.

—Veux-tu que j'aille les rapporter à la banque ?

—Non, je vais les mettre dans ce secrétaire qui est solide, et où personne ne les soupçonnera, puisque d'habitude il n'y a rien dedans.

Comme Georges plaçait le dernier sac sur la tablette du milieu d'un fort joli meuble en acajou, Eugène Gages entra dans le cabinet.

—Mon beau-frère, dit aussitôt Pierre, vient de me donner de mauvais renseignements sur votre compte.

—O patron ! murmura l'autre en baissant la tête, avec un mauvais regard à l'adresse de Georges.

—Oui, votre femme qui est une sainte, a dit à Mme Chaniers que vous alliez bien mieux, que vous vous corrigez, j'étais tout heureux, espérant que ce résultat était dû à mes conseils, à l'intérêt que je vous porte... Il paraît que ce n'est pas vrai. Il y a quinze jours vous avez encore fait la noce, et bu au dehors l'argent de la paye !...

De plus en plus, Eugène baissait la tête.

—Et chez vous, continua Pierre, il n'y avait pas de pain... Et votre femme n'a que le souffle, car elle s'épuise dans un travail au-dessus de ses forces... Et elle va être mère !...

De grosses larmes tombaient maintenant des yeux de l'ouvrier, amollissant ses traits durs, mettant une expression plus douce sur son visage ingrat.

—Ah ! je suis un bien grand misérable !... murmura-t-il enfin.

Ces larmes, l'accent avec lequel il prononça ces quelques mots attendrirent Pierre.

—Allons, dit-il subitement, n'êtes-vous pas capable d'un bon mouvement, d'un acte de volonté... vous qui avez tant d'intelligence et d'énergie !... Allez-vous donner tort à la sympathie que je vous témoigne, et me faire mentir quand je soutiens que le fond n'est pas mauvais chez vous, que je finirai bien, à force de conseils, à éveiller en vous l'étincelle du bien et de la bonne conduite ?

L'ouvrier était profondément remué.

Mais une sorte de honte le serrait à la gorge, l'empêchant de répondre une seule parole.

—C'est fini, balbutia-t-il enfin. Ce qu'il y a de plus fini ! Je suivrai vos conseils, monsieur Pierre.

—Bien vrai !

—Je vous le jure

—Ah ! comme vous serez récompensé de vos efforts !...

C'est si bon un foyer paisible, où l'aisance arrive, où le bien-être de ceux que nous aimons paye nos sacrifices et notre travail. Pour un homme intelligent comme vous, Gages, qu'y a-t-il de meilleur sur terre qu'une femme telle que la vôtre à aimer et à protéger, des enfants à élever et à bien diriger ? Allons ne répondez rien, voici votre paie.

En plus de cinquante francs de gratification pour votre travail. Si vous avez du cœur, tout cela sera religieusement porté à votre femme ce soir, sans qu'il y manque un centime.

—Vous pouvez y compter, monsieur Pierre. Ma pauvre femme !... Non seulement elle trime, elle ne mange pas à sa faim... Ah ! canaille que je suis !...

—Ne vous tourmentez pas, Mme Chaniers ira la voir demain matin, elle lui portera ce qui est nécessaire. Mais vous, pensez à vos promesses. Autrement, malgré l'intérêt que je vous porte, je serai obligé de me séparer de vous.

Il disparut.

—Je persiste, dit Georges, c'est une mauvaise figure.

Un mauvais regard surtout. Tu n'en tireras rien de bon.

—Sa femme a beaucoup d'influence sur lui, et c'est une créature parfaite. Tu sais, dans ces ménages d'ouvriers, tant vaut la femme, tant vaut l'homme, souvent.

—Je le désire, car c'est un individu audessus du commun qui peut nous rendre beaucoup de services, mais j'ai peur que ça n'aille pas.

Une heure après, la paye étant terminée, les deux beaux-frères fermèrent la caisse, le cabinet, et se dirigèrent vers le petit hôtel qui riait dans les fleurs, au milieu des plantes grimpanes qui l'enlaçaient de la base au faite, ainsi qu'une légère et tremblante muraille de feuilles.

Au dehors, le flot des ouvriers sortait des usines qui pullulent de ces côtes, s'épandait dans la rue à pente raide, emplissait les caboulots, les gargotes et les marchands de vins qui abondent à l'entour des fabriques, comme si l'ouvrier avait besoin de tentations pour dépenser le pauvre argent si nécessaire à la maison !...

Derrière les chèvrefeuilles et les lierres qui grimpaient autour des fenêtres du petit hôtel, la jolie tête d'Adèle souriait à Pierre et à Georges qui s'avançaient en causant.

Au seuil de la porte, Suzanne très empressée semblait attendre les patrons, mais en définitive regardait au loin vers la porte de l'usine par où les ouvriers sortaient encore.

Tout à coup, son joli visage si mutin devint plus rouge qu'une pivoine.

Les deux beaux-frères étaient montés par le petit escalier si élégant avec ses cuivres et ses vitraux.

C'est que Suzanne si insouciant, si heureuse, jusque-là, avait rencontré une angoisse et une préoccupation dans la petite maison du faubourg.

Lors de l'installation des jeunes gens, c'était Suzanne qui avait fait l'emménagement, voulant éviter cette peine à Adèle qu'elle adorait.

Là, elle avait rencontré Eugène Gages, qui, excellent ouvrier mécanicien, mais actuellement sans ouvrage, travaillait chez un entrepreneur pour le gaz et les conduits d'eau.

Il ne tarda pas à remarquer cette jolie fille aussi gaie qu'un pinson, remuante et vive comme une alouette au milieu des blés, et lui fit une cour assidue.

Eugène était un beau garçon dont les yeux gris dans son visage brun avaient un charme particulier qui attirait Suzanne.

Il se garda bien de lui dire qu'il était marié, et bientôt la fillette se laissa engluier, rêvant avec l'ouvrier toute une vie de travail et de bonheur.

Sa joie devait être de courte durée.

Un dimanche, elle le rencontra avec une femme à son bras.

Elle s'informa, elle apprit que c'était la sienne. Le coup fut profond.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez marié ? demanda-t-elle à Eugène.

—Je ne vous ai pas dit que je ne l'étais pas, lui répondit-il effrontément.

Au loin, Eugène Gages s'en allait le dernier, lentement ; la tête baissée, en proie à une grande préoccupation, peut-être encore sous le coup des reproches et des conseils de Pierre de Sauves.

Suzanne eut un geste de dépit.

—Suis-je lâche et sotté de m'entêter après cette idée !... balbutia-t-elle furieuse contre elle-même.

Et lentement, non sans retourner fréquemment la tête, elle alla continuer à mettre son couvert dans la petite salle à manger situé à gauche de l'escalier et pas si grande qu'une coquille de noix.

Elle crut inutile d'accentuer des reproches qui ne pouvaient aboutir à rien et essaya d'oublier le traître.

Elle n'y parvint pas.

Mais comme elle était vaillante, Suzanne renferma précieusement au fond d'elle-même le secret de son amour et de sa déception.

Et Adèle, dont elle était bien plus l'amie que la servante, l'ignora elle-même et n'eut pas à reprocher à l'ouvrier de prédilection de M. de Sauves un grief qu'elle ne lui eût certainement pas pardonné.

En haut, tandis qu'avec un soupir de regret, Suzanne voyait s'éloigner l'ouvrier, Georges retrouvait sa femme avec cette joie qu'il ressentait tous les jours après une séparation, n'était-elle que de quelques heures.

—Alors, demanda Adèle à son frère, c'est bien décidé, tu pars pour le Havre.

—Oui, dit Pierre, ce soir à onze heures.

—Si tard ?

—Robert dort très bien dans le wagon, et je n'aurais pas pu prendre l'express de six heures, la paie ici n'eût pas été terminée.

Quand reviendras-tu ? demanda Georges.

—Mardi, je prendrai au Havre le train de six heures quarante le matin, je serai à Paris à onze heures, à l'usine à une heure.

—Ne te dérange pas, les ouvriers, après deux jours de fête, ne seront pas très en train, je suffirai bien à les surveiller.

—Si même tu préfères ne revenir que par le train du midi, dit Adèle, ne te gêne pas. Georges sera si heureux de faire une fois pour toi ce que tu fais sans cesse pour lui.

—Merci, répondit Pierre ; mais je rentrerai mardi à onze heures. Si Mme de Lavarande n'était pas dans cette situation particulière de solitude et de désespoir, je ne quitterais certainement pas Paris aujourd'hui. Car ce que j'aime le plus au monde, tu sais bien que c'est toi, ma petite Adèle.

Et il l'embrasse très fort, en murmurant toute fois :

—Mardi, je serai ici dans la matinée.

S'il se passe quelque chose jusque là, Georges, envoie-moi tout de suite une dépêche, et soigne la bien.

Au bout de quelques minutes, Adèle demande à son mari des nouvelles de l'industrie, des affaires de l'usine.

Elle est intelligente, assez grave, d'une gravité pensive que le bonheur, dans ces derniers temps, a un peu éclairée ; mais Georges sait bien qu'elle conseillère, quelle amie il a en elle, et que de fois un mot de sa femme, une observation, un conseil ont été précieux pour lui.

Aussi, il faut voir comme il lui raconte tout par le menu ; les progrès de l'industrie, les clients de plus en plus contents.

—Nous avons été si malheureux ! répond Adèle, en pensant à la gêne et à la misère qui ont suivi la mort de son père.

Pierre a peur !...

—Possible. Il a tort. Moi, si l'on m'écoutait, j'irais vite, vite... Je ferais beaucoup de publicité ; j'aurais des représentants en Angleterre, en Autriche, aux Etats-Unis... J'entreprendrais des grandes, grandes affaires.

—Pourquoi tout cela ?... Ne sais-tu pas le vieux proverbe : *Chi va piano, va sano* !

—Oui, mais l'on reste longtemps dans la médiocrité.